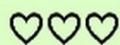


Gérard CHAUVIN

MOTS DE VIE ET DE MORT

dans la Bible hébraïque
et le saint Coran



Les Trois Cœurs voyageurs

Gérard Chauvin

Mots de vie et de mort
dans la Bible
hébraïque
et le saint Coran
Les Trois Cœurs voyageurs

© Gérard Chauvin, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6943-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DU MÊME AUTEUR

Métaphysique de la Lettre, autour d'Ibn 'Arabî, Les Trois Cœurs voyageurs (diffusion Hachette), 2019, 300 pages.

Le Nom de Dieu, Mémoire et Invocation dans le judaïsme et le christianisme, Paris, L'Harmattan, 2013, 312 pages.

Le Nom de Dieu, Mémoire et Invocation dans l'islam, Paris, L'Harmattan, 2014, 288 pages.

B.A.-BA de la Kabbale, Puiseaux, Pardès, 2003, 128 pages.

B.A.-BA du Coran, Grez-sur-Loing, Pardès, 2005, 128 pages.

*Il est Celui qui a créé la mort et la vie
afin de vous éprouver.*

Coran 67, 2.

*À jamais l'Éternel anéantira la mort,
et ainsi fera sécher les larmes de tout visage.*

Isaïe 25, 8.

AVANT-PROPOS

Pour les religions issues de la souche « abrahamique » : Judaïsme, Christianisme et Islam, « le Livre commande ». Depuis le fond du mystère de sa révélation, pour tous les hommes de foi il est Parole sacrée, gravée dans les cœurs fidèles. Mais, « dès l'instant qu'on s'en tient à la seule littéralité des mots, on mutile la Parole »¹, on la coupe de sa racine en Dieu. Il convient donc, pour retrouver l'intégrité créatrice de la Parole faite Livre, d'approfondir le sens de la Lettre, en sa substance intime ; comme « signe » divin, et certes pas comme convention humaine ! Gardant en mémoire que toutes les langues sacrées dérivent d'une souche primordiale, inscrite dans le hors-temps du mythe, ou le rythme créatif (nous pourrions dire « poétique », le grec *poiein* ayant ce sens) du Cosmos.

Dans sa relation ontologique à Dieu, l'homme est à la fois l'objet de l'affirmation théologique de la vie et de la vérité (*Je suis*), et le sujet du questionnement philosophique de son propre être (*qui suis-je ?*), dans sa double dimension singulière et universelle ; la *théologie* supposant la foi en ce qui est donné par voie de grâce, et la *philosophie* la structuration logique (*logikê*) de la pensée, avec la cohérence du langage. Nous les envisageons ici dans un rapport de complémentarité, comme nous y autorise ce qu'on désigne génériquement depuis René Guénon (1886-1951) par « pensée traditionnelle », et que Frithjof Schuon (1907-1998) redéploiera en une magistrale vision métaphysique, autour des concepts fondamentaux d'*unité transcendante des religions* et de *Religio* ou *Sophia perennis* ; ce qu'on peut aussi désigner comme « théosophie », dès lors que ce mot est débarrassé des déformations occultistes héritées du XIX^e siècle. Nous insistons sur l'importance que nous attachons à cette pensée, qui a « fait école » en Occident et à laquelle se rattachent notamment les noms de Titus Burckhardt, Léo Schaya, Hossein Nasr, Martin Lings... Seule issue intellectuelle aux impasses d'un théologisme socialisant, bavard et insipide, et d'un philosophisme tortueux s'épuisant tout aussi vainement dans un existentialisme vide de sève créatrice, vide d'esprit. À la perception croisée de la transcendance et de l'immanence, où se situe la compréhension intégrale de l'Homme comme forme divine et *microcosmos*, se sont substituées de plates et désespérantes caricatures de spiritualité et de pensée. Les auto-proclamés

« nouveaux philosophes » ou « théologiens » ont touché le fond du parler pour mal dire... ou même pour ne rien dire, avec d'immenses effets délétères sur les âmes, peu ou prou détournées de l'essence spirituelle de la Lettre, donc de la Vérité révélée. C'est que le statut ontologique central de l'Homme (Adam avant sa dégradation existentielle), dont chacun possède toujours la mémoire (avec ses potentialités germinatives) dans le fond du cœur, ce statut même est renié. Ce reniement de l'unicité de notre propre être devant l'Unité irréfragable de Dieu, est dénoncé par l'« école traditionnelle » comme règne de la confusion et du mensonge, avec l'inversion hypnotique des valeurs qui constituent précisément notre humanité, à commencer par celles qui relèvent de l'esprit... de l'esprit de vie. La connaissance du vrai est alors moquée, et l'ignorance devient *de facto* normale. Mais à quelque chose malheur est bon... et cette fin de cycle a ses avantages, pour qui a la grâce de les mettre au jour en lui ! C'est bien par un effet compensatoire, dont le Ciel dans sa Providence a le secret, que la critique radicale d'un monde hostile à toute révélation (de l'Être) s'est développée depuis l'Occident, dès les années 1920. Nous sommes ainsi personnellement redevable à René Guénon de nous avoir ouvert les yeux sur la nature normative et universelle de la Tradition, par laquelle nous nous réapproprions le sens conceptuel des objets, intellectuels et spirituels, qui nous permettent de nous situer dans notre rapport sacré à *Ce qui est*. En cela nous reprenons tout simplement possession de notre âme ! Ce précieux dépôt sera transmis jusqu'au temps du « renversement des pôles », qui sous-entend le retour du règne de l'Esprit avec une conscience universelle de l'Ordre (*kosmos*). Tradition et non « traditionalisme », terme hérité du XIX^e siècle et d'emploi politique, dont l'expression confessionnelle peut être un moindre mal au regard de l'extrême déliquescence spirituelle de l'humanité, mais qui ne répond pas à la nécessité d'une intégration des formes révélées, devenues confuses en se dissolvant dans le magma sociétal, et donc spirituellement inefficaces. René Guénon nous a fourni avec rigueur les matériaux doctrinaux et symboliques, sémantiques et sémiotiques, d'une pensée imaginaire et créatrice, comme elle l'était dans le monde médiéval des XII^e et XIII^e siècles, à l'apex de la civilisation occidentale. Et Frithjof Schuon nous a livré les schémas ou clefs d'une « métaphysique intégrale », indépassable et définitive, que tout oppose au relativisme dominant et aux superstitions progressistes, dont nous subissons dès l'enfance et plus que jamais le conditionnement mental.

Pour ce titre comme pour les précédents, nous devons tenir compte des limites

de toute vulgarisation conceptuelle, aussi nous renvoyons le lecteur concerné à la bibliographie, où sont recensés les ouvrages du « grand soufi » du Caire et du maître de Bloomington, dont nous avons sollicité ici la matière... *Sapientis est explicare*. Notre approche du sens signifié (le mot étant signe signifiant) est plutôt pragmatique, s'agissant d'abord de faire ressortir la cohérence de la Torah (par extension du corpus biblique) et du Coran (par extension des *ḥadīth* saints), révélés dans des structures linguistiques parentes, comme nous le vérifions dans l'appareil des « mots-concepts » retenus ici en vue d'une exposition de l'essentiel... *Essentiel* puisque ces mots ont un être (*esse*), nous signifiant la nature ou substance objective du sujet signifié. Si ce n'était pas le cas, ils ne nous diraient rien de ce que nous sommes ou devons être, restant des objets vains. Idéalement, les concepts nous reconduisent à l'Être unique d'où ils procèdent ; sachant que c'est par cette affirmation impérative du Sujet divin que nous pouvons pleinement nous affirmer comme libre sujet humain. Cette quête du « sens d'être » porte ici sur le rapport des catégories existentielles de « vie » et de « mort », lesquelles, avec l'« amour » qui les sublime, fondent le socle du questionnement de l'Homme sur sa fin propre. La réponse suppose une certaine préscience de l'unité intrinsèque de l'Être et de notre rapport existentiel à Lui, préalable au recouvrement par l'âme de sa dignité perdue... ou la reconquête du « paradis » intérieur. L'homme doit pour cela admettre les natures créatrice et vivifiante du Verbe et de l'Esprit, qui lui donnent l'intelligence de ce qu'il est en vérité, avec les moyens logiques de reconnaître ce qu'il doit et à qui il le doit. Dans la mémoire profonde de notre origine en Dieu, comme dans l'imagination de notre fin dans un « au-delà » consacré à Sa gloire, les échos de la révélation se font conscience d'être et, dans les mots de la prière du cœur, élévation de l'âme à son Seigneur, le Très-Haut (*Él-'Èlyôn*)², l'unique et éternel « Seigneur des mondes » (*Rabbi alamîn* : Coran 1, 4).

Dieu se fait connaître à nous comme Celui qui *donne* la vie, et qui *donne* la mort... Pour autant, dans son Éternité, l'unique « Vivant » ne saurait bien sûr être la Mort ! Au contraire de la Vie, la Mort n'est pas une dimension hypostatique de la Divinité, pas plus que le jeu des lumières et des ombres de l'existence n'est la *Lux divina*, mais un reflet plus ou moins lointain et fidèle. Pourtant la mort n'est pas tout à fait « rien », et d'ailleurs on peut la représenter de diverses façons, qui relèvent de son fond archéo-typique. L'existence même suppose le paradoxe, et la mort (induite par la possibilité de la transgression) en est bien un, en rendant concevable non l'impossible, bien sûr, mais précisément

la possibilité *transitoire* d'une négation de ce qui est vivant. Au regard du fluement positif de la vie cette « possibilité négative » s'appelle la mort, comme au regard de la Foi elle s'appellera mécréance ou idolâtrie. De ce fait la mort affirme la Vie, comme, à son corps défendant, l'impie prouve Dieu en s'épuisant à vomir son propre être³... en vain d'ailleurs ! Si nous considérons « la vie » comme le *déversement* du Vivant dans l'existence (ou comme un *débordement* de l'Amour dans la substance personnelle de chaque créature), que reste-t-il à la mort... qu'est-elle donc ? Au-delà des observations cliniques du phénomène psycho-biologique, rien d'autre (si l'on peut dire !) que ce qu'en disent les mythes et mystères des Enseignements sacrés : images et paroles de vérité, révélées aux âmes pour les affranchir des rets de l'ignorance commune. Tout homme devrait savoir que la vie *en* Dieu est immortalité. C'est là notre fin, comme l'écoulement d'une rivière va de sa source, pour elle unique, à la mer où elle se conjoint aux autres, en se sublimant dans un océan infiniment plus grand qu'elles toutes. Comme au regard de la Vérité, la Torah ou le Coran sont plus grands que tout discours. Alors que la mort, avec toutes les puissances destructrices qui la nourrissent, se montre pour ce qu'elle est : une rupture du continuum existentiel dans la substance de tout ce qui est créé ; substance contrainte, pour nous, par les conditions limitatives du bas-monde. Ce qu'on conçoit aussi dans les états posthumes, où l'âme ne jouit plus de son libre-arbitre. Mais si la mort est bien la privation de la vie naturelle, elle n'est pas privation de l'existence, et suppose d'une façon très générale un prolongement, avec un destin positif ou négatif ; les portes de l'enfer empêchant l'âme de retrouver le chemin du Vivant, lors que les états paradisiaques en maintiennent l'espoir. La vie est donnée à l'homme afin qu'il accomplisse une œuvre pré-déterminée dans l'éternité divine, sur laquelle s'appuiera, plus ou moins heureusement, son destin particulier. Au contraire des espèces naturelles, dont la situation existentielle est périphérique au regard de la notre ; seul l'homme est doué d'une intelligence plénière et d'une volonté libre. Il est en principe libre de bien faire ou de mal faire... de bien être ou de mal être, d'être bien-vivant ou mal-vivant et, dans ce cas, en-deçà de sa nature spirituelle originelle.

Il est scandaleux⁴ que les religions aient comme perdu intellectuellement le contact avec leurs corpus doctrinaux, et avec les voies méthodiques de la Sagesse ; immenses trésors pourtant toujours lisibles dans chaque lettre-signé de la Parole révélée. C'est bien là ce que la « pensée traditionnelle » doit remettre au jour et redéployer contextuellement. Car toute forme dissociée de son être et

de facto dévitalisée, ne peut qu'illusionner l'âme, et l'entraîner sur la pente fatale de l'abdication dans la quête intérieure de la Vérité. Doit-on rappeler que la finalité intrinsèque de toute religion (*re-ligere*) est d'offrir aux âmes, à travers la conscience de leur égarement et de leur misère ici-bas, la possibilité d'un retour à leur Seigneur ? Aussi, l'*homo religiosus* ne peut se reconnaître dans les vains discours d'un monde assez stupide pour nier la réalité du Réel, et mépriser ainsi la Vie... Or l'empire de la mort ne saurait être loin de l'esprit de négation ! Redisons que la compensation au reniement quasi général du sacré, qui se manifeste notamment par la désagrégation des formes obédientielles, est dans la libération de nouvelles potentialités spirituelles... qui nous apparaissent comme les germes féconds du « règne de l'Esprit ». De même que l'effondrement de la praxis philosophique, à l'œuvre en Europe au moins depuis le début du XVIII^e siècle, libère les potentialités intellectuelles d'une pensée à nouveau créatrice et effectivement vivante. Ces bénéfiques se croisent dans une authentique perspective traditionnelle, qui refuse l'abdication de la *foi* et l'enfermement de la *connaissance* dans le corset des idéologies. En leur être profond, les sagesse d'Orient et d'Occident tournent le dos aux vanités idolâtres d'un monde illusoire, œuvrant à l'avancement de l'homme dans le difficile chemin d'une libération de son âme, par une totale conversion spirituelle. C'est le sens même de notre existence ici-bas. Toutefois, la loi générale de la chute (qui est la distanciation cyclique et accélérée de la substance à l'égard de l'Être, ou si l'on veut de la manifestation à l'égard du Principe) implique inévitablement une dégradation existentielle, qui affecte notamment, et peut-être en premier lieu, les formes religieuses de la *Revelatio*. Cette évidente déliquescence des formes appelle un « retour à l'Essentiel » (Jean Biès) ou « à l'Esprit » (Martin Lings), par une revisitation générale de la *Traditio*, dépositaire des principes de la Sagesse, au fon-dement des doctrines sacrées. C'est à ces principes universels et inaltérables que l'intelligence du cœur est conviée, ce qui suppose l'humiliation et l'esseulement de notre âme devant l'infinie majesté divine. « Qui n'est pas pour moi est contre moi » prévient Jésus, fils de Marie... Celui qui n'est pas pour Dieu est contre Celui même qui l'a établi ici-bas comme « Homme », avec les prérogatives de son autorité. Une humanité digne devant Dieu comme à son propre regard, ne saurait être une fourmilière sociale, un conglomérat d'âmes douteuses, avilies et détournées de leur fin supérieure. L'Homme doit viser l'idéalité de sa rédemption spirituelle, afin d'accomplir, aussi librement que possible, la Volonté salvatrice du Très-Haut. Quelle que soit la « sinistrale » gravité des signes des temps, nous ne devons jamais l'oublier.